

LE PARRICIDE

(Épisode qui précède à pour titre *Le Comte d'Olligny*)

I

ANDRÉ

Les événements de ce drame se sont précipités avec tant de rapidité, que les uns, il a fallu nécessairement

Les événements de cette vivacité que, pour suivre les autres, on ne peut négliger les autres.

Reculons de trois jours, et remontons à la nuit où les agents du prince lui avaient signalé l'apparition d'un nouveau venu à l'hôtel du comte d'Olligny.

D'après le portrait qu'en avait tracé ses agents, cet individu était un homme de taille moyenne, imberbe, aux yeux gris, petits et sournois, au menton pointu, au nez effilé.

Le jour où il se présenta chez le comte, celui-ci était absent. L'inconnu sortait donc de l'hôtel, lorsqu'un commissionnaire vint à lui.

— Eh bien ! lui demanda-t-il d'un air bonasse, avez-vous réussi ?

— A quoi ? interrogea le nouveau venu.

— Est-ce que vous ne venez pas chercher une place de domestique ou de valet de chambre ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Ah ! c'est sur ce ton que vous le prenez ? fit le commissionnaire. Comme il vous plaira. Je suis bien bête de m'occuper de cela, et de vouloir vous proposer...

Il s'arrêta, haussa les épaules, et fit mine de s'éloigner.

— Me proposer quoi ? demanda l'inconnu en l'arrêtant.

— Une place meilleure que celle-là, parbleu ! Mais puisque vous n'en voulez pas, n'en parlons plus.

— Allons, calmez-vous, et excusez-moi. Chacun a ses petits mouvements d'humeur, que diable ! je croyais en effet, trouver là... ce que je n'ai pas trouvé.

— Et surtout ce que je pourrais vous procurer, ajouta le commissionnaire en clignant de l'œil.

— Quoi donc ?

— Un emploi de valet de chambre.

— Dans une grande maison ?

— Chez un prince, rien que cela !

— Où demeure-t-il ?

— Place Vendôme.

— Et il se nomme ?

— Le prince Adjour.

— La place est bonne ?

— Admirablement payée, presque rien à faire.

— Et vous pouvez m'y conduire ?

— Certainement.

— Quand ?

— Tout de suite.

— Partons.

Après avoir bu un premier verre de vin, l'inconnu et le commissionnaire se dirigèrent vers l'hôtel du prince et furent reçus par l'intendant.

— Voilà, dit l'agent, un camarade qui vient de se présenter chez M. d'Olligny, il n'a trouvé personne, et, comme vous m'avez demandé ce matin si je ne connaissais pas un bon valet de chambre, j'ai pris la liberté de vous l'amener.

Bien entendu, il n'y avait pas un mot de vrai dans ce que disait le commissionnaire. On l'avait chargé seulement de surveiller et d'amener à l'occasion tous ceux avec qui il croirait pouvoir frayer.

Berger examina attentivement l'inconnu.

— C'est bien, je vais vous présenter à monseigneur.

Il disparut et revint au bout de quelques instants.

— Suivez-moi, dit-il.

Le prince laissa tomber sur cette figure madré un regard investigateur.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Jérôme Barbu.

— Avez-vous déjà servi ?

Oui, monseigneur.

— Quelle maison sortez-vous ?

— J'arrive de voyage.

— Où comtez-vous aller ?

— Je suis marchand de fourrages.

— Quel compte...

— De quoi ?

— Pour le monsieur.

— Alors, qui vous a...

— Personne, monseigneur.

— Où fournissiez la maison, je venais...

— Vous renoncerez donc au commerce ?

— Oui, monseigneur, soupira Barbu, j'y ai mangé tout ce que je possédais.

— Et vous désirez reprendre votre ancien état ?

— Oui, monseigneur.

— Bien. Revenez après demain, je pourrai peut-être vous employer.

Barbu salua et fit un pas en arrière.

— Où demeurez-vous ? demanda le prince, où

— Si j'avais besoin...

— Pourrais-je vous le faire dire ?

— Rue de Clichy, n° 75.

— Bien. Cela suffit. Dans tous les cas, puis-je

vous pour après demain ?

— Je promets à monseigneur de ne rien accepter avant de l'avoir revu.

Le prince le congédia du geste, et Barbu alla rejoindre le commissionnaire, qui l'attendait dans l'antichambre.

Ils quittèrent l'hôtel ensemble, firent d'assez nombreuses stations chez différents liquoristes, et enfin Barbu quitta son obligé cicerone à la porte de la maison qu'il habitait dans la rue Geoffroy-Marie.

Le commissionnaire, pas fier, emmena le domestique du garni chez le marchand de vin, et apprit que Jérôme Barbu était arrivé le matin et que sa malle portait le timbre de Saint-Nazaire.

Le lendemain, Jérôme Barbu se présenta un peu plus tôt chez le comte d'Olligny.

Le domestique qui le reçut ne l'avait jamais vu. Il lui demanda son nom.

— C'est inutile, répondit Barbu. Dites à M. le comte que c'est une ancienne connaissance.

Raymond le fit entrer et ne se dérangea même pas. Il était étendu dans un grand fauteuil et tournait le dos à la porte.

Barbu s'avança auprès de lui et salua avec un respect hypocrite.

Alors seulement le comte leva les yeux sur cet importun visiteur. En l'apercevant, il pâlit, quitta subitement sa pose nonchalante, et tressaillit.

— André ! s'écria-t-il.

— Moi-même, fit l'ancien valet de chambre. Je vois avec plaisir que je n'ai pas changé.

Le comte le regardait avec une stupéfaction mêlée de terreur.

— Il y a pourtant six ans que nous ne nous sommes vus ! ajouta André.

— Mais que viens-tu faire ici ? demanda Raymond à voix basse.

— Je viens vous voir... en passant.

— Tu as donc quitté l'Amérique ?

— Oui, monsieur le comte.

— Depuis quand ?

— Je suis arrivé à Saint-Nazaire avant-hier et à Paris hier matin.

— Pourquoi faire ?

— Parce que je n'avais plus d'argent.

— Eh bien ! que m'importe ?

— J'ai pensé que vous seriez assez bon pour me venir en aide.

— Encore ! Qu'as-tu donc fait des trente mille francs que je t'avais donnés ?

— Je les ai mangés.

— De quelle façon ?

— Oh ! c'est bien simple, répondit André. Je suis allé d'abord à New-York, mais il n'y avait rien à faire pour moi dans cette affreuse ville-là.